

Marc Halévy

Petit traité de la sagesse de vie

Le chemin de la joie

Dangles
ÉDITIONS 

Table des matières

Prologue : Qu'est-ce que la Sagesse ?	11
Les trente-cinq principes de Sagesse selon Marcel Conche...	33
Les trente-cinq questions philosophiques de Marcel Conche	33
Épilogue : Causalité, Sagesse et Enveloppement...	177

Prologue : Qu'est-ce que la Sagesse ?

Les étymologies sont diverses et renvoient à des sens assez différents, mais qui convergent...

Curieusement, le sens ancien de la *Sophia* grecque appelle l'idée d'habileté dans un art, l'idée de virtuosité, en somme. Ce n'est qu'au fil du temps que son sens se précisa en virtuosité ou habileté dans l'art de bien vivre, dans l'art de vivre bien, avec les autres et avec soi-même. La Sagesse est le grand leitmotiv de toute l'histoire hellène. Mais cette Sagesse-là n'est que peu en rapport avec l'image contemporaine du sage un peu ermite, un peu mystique, un peu saint qui rayonne sa sérénité, sa lucidité et sa quiétude intérieures. Le sage grec est à la recherche d'un vivre-ensemble ; il pense la *polis*, la cité ; sa Sagesse est éminemment politique ; il pense le meilleur des gouvernements, la meilleure des lois, la meilleure des justices. Sa Sagesse est tournée vers l'extérieur, autrement dit. Ce n'est qu'après les violentes et barbares invasions et la sujétion des cités grecques par les légions romaines que la Sagesse a commencé de se tourner vers l'intérieur et à ressembler à ce que nous entendons aujourd'hui par ce joli mot. Ce fut spécialement l'œuvre des stoïciens et des épicuriens (qu'il ne faut plus confondre avec de joyeux rabelaisiens).

En revanche, la *Sapientia* latine vient d'un verbe polysémique, car *sapere* a deux sens logiquement lointains, mais poétiquement proches : « goûter » (qui a donné « saveur » et « sapide » en français) et « savoir ». Au fond, on ne peut connaître quelque chose qu'après

en avoir goûté ou, peut-être, est-ce de bon goût d'être savant ? À moins que la connaissance, nourriture de l'esprit, ne doive se goûter qu'avec délectation ?

Toujours est-il que le latin associe sagesse et savoir, ce qui est assez contraire – comme souvent – à l'esprit grec.

En hébreu, la Sagesse est '*Hokhmah* et dérive du verbe trilitère 'HKM qui renvoie à « instruire ». Le sage est celui qui est instruit et qui instruit. La Sagesse est alors cette capacité, ce don à transmettre la Connaissance, non pas les savoirs pratiques et techniques, mais la Connaissance de Vie : le sage est le mystagogue.

La tradition kabbalistique en fait une des *séphirot*, une des dix figures qui ornent l'arbre de Vie. Elle y siège au niveau le plus haut, avec *Binah*, l'intelligence, et *Kétèr*, la Couronne qui symbolise la Connaissance suprême, la Gnose absolue.

Là-haut, la Sagesse hébraïque n'est donc ni la Connaissance, ni l'Intelligence. Ensemble, ces trois insignes facultés forment le ternaire de l'Esprit : l'Intelligence qui relie les parties, la Connaissance qui comprend le Tout et la Sagesse qui accorde le Tout et ses parties en une harmonie proprement cosmique.

Le sanskrit donne à l'Inde la Sagesse sous deux appellations : *prajñā* (qui signifie « connaissance », « sagesse », « jugement », « intuition », « intelligence ») et *viveka* (au sens de « habileté à distinguer entre le bien et le mal »). Au fond, le sage est celui qui sait ontiquement et éthiquement. Il sait. Et, si l'on veut être cohérent avec la philosophie des Upanishad, il faudrait préciser que le sage est le véhicule d'un savoir (d'une gnose) qui le dépasse infiniment. Ce n'est pas lui qui sait, mais c'est à travers lui que le savoir se sait.

Le sage, alors, devient un intermédiaire entre la Connaissance et le monde ; il n'est qu'un « tube » (les Anglo-Saxons diraient, sans doute, un *channel*) qui transmet, si l'on ose cette métaphore.

Quant à la Chine, en mandarin, Sagesse se représente par un joli sinogramme qui se dit *Zhi* et qui se décompose en la clé de la « bouche », en bas, et en un ensemble, en haut, qui signifie « connaître », « savoir ». Ainsi, la Sagesse est la connaissance, mais aussi sa manifestation active représentée ici par la bouche, la parole. Le sage est conscient de la véritable nature des choses, et son activité est harmonieuse et responsable.

Curieux paradoxe : le symbole de la bouche se place en base de l'idéogramme signifiant « Sagesse », mais Lao-Tseu, dans son *Tao Té King*, met en garde : « Celui qui parle ne sait pas, celui qui sait ne parle pas. » Sagesse de la parole face à la Sagesse du silence. Parole et silence. Yang et yin. La parole n'est utile que lorsqu'elle est presque silence. Le silence n'est fertile que lorsqu'il est presque parole.



L'idée de Sagesse

Selon moi, la Sagesse se définit comme *l'Art de toujours vivre en Joie*.

Voyons les quatre termes de cette définition.

La Sagesse est un *Art*. Elle n'est donc pas une science, un savoir que l'on apprend dans les livres ou auprès d'un maître. La Sagesse se vit mais ne se dit pas. Il n'y a pas de recettes. Il y a une ascèse, une pratique, une discipline. La Sagesse est un cheminement qui

n'est pas exempt de techniques, mais qui ne se réduit jamais à ces techniques.

La Sagesse est un art de *vivre*. Et vivre, c'est infiniment plus que seulement exister. Le *cogito* de Descartes le fait peut-être être, c'est-à-dire exister, mais il ne le fait pas vivre. La Vie est autre chose que l'existence.

La Sagesse est l'art de vivre en *Joie*. Le plaisir se prend, le bonheur se reçoit mais la Joie se construit (voir mon *Petit traité de la Joie de vivre*, Dangles, 2011). Spinoza, le philosophe de la Joie, ne saurait me démentir.

La Sagesse est l'art de *toujours* vivre en Joie. C'est ce « toujours » qui démontre l'atteinte de la Sagesse. Tant que la Joie n'est pas perpétuelle, on n'est qu'à demi sage, on n'est que philosophe, c'est-à-dire ami de la Sagesse, amoureux d'elle, mais non pleinement en elle.

Cette idée de la Sagesse comme art de toujours vivre en joie est, probablement, le plus petit commun dénominateur de toutes les sagesse de toutes les traditions et de toutes les époques. Bien sûr, l'idée de Joie se décline en des myriades de perceptions ou conceptions différentes. La Joie de vivre sera, pour l'un, plus orientée sur la jouissance de l'ici-et-maintenant, alors que, pour l'autre, elle sera plutôt une ascèse, une quête passant par le perfectionnement et l'accomplissement de soi. Au-delà, toutes les nuances sont non seulement permises, mais souhaitées.

Mais, Spinoza le rappelle, quelle que soit la conception que l'on se fait de la Joie de vivre, elle n'est que la conséquence – la récompense, si l'on veut – de l'accomplissement de ce qu'il y a à accomplir en soi et autour de soi. Nietzsche rappellerait, sans doute,

l'idée de destin, de l'*Amor fati* (amour du destin), du « Deviens ce que tu es et fais ce que toi seul peux faire ».

Voilà, peut-être, l'essence la plus profonde de l'idée de Sagesse : accepter et assumer ce que l'on est et devient, accepter et assumer le Réel tel qu'il est et tel qu'il va. Construire avec le Réel et non contre lui. Il ne s'agit ni de résignation, ni de fatalisme. Il s'agit, tout au contraire, de *partir* du Réel tel qu'il est et va pour, tel un marin, dessiner, sur la mer des mondes, sa propre trajectoire, en toute liberté, sachant clairement et lucidement qu'il ne pourra le faire qu'en acceptant et en assumant la réalité de l'océan, infiniment plus puissant que lui.



Les chemins vers la Sagesse

Comme le sommet d'une montagne, la Sagesse est un point unique, mais les itinéraires qui y aboutissent sont innombrables. Il y a de grandes routes fréquentées qui, le plus souvent, ne montent pas bien haut. Il y a des chemins de chèvres pour ceux qui aiment à prendre le temps. Il y a l'escalade abrupte de la cordée qui fonce tout droit, avec ses dangers, avec ses aveuglements (avec le nez sur la paroi, on ne voit rien), avec ses fatigues. Il y a la varappe, en solitaire, de sublime technique, de grande liberté, à haut risque. Il y a surtout tous ceux qui bivouaquent au pied de la montagne, munis de bonnes paires de jumelles, qui commentent les efforts, les essais, les fautes de ceux qui grimpent.

On retrouve, dans cette image, la grande distinction que faisait Arthur Schopenhauer, entre philosophes et professeurs de

philosophie, entre ceux qui pensent par eux-mêmes et ceux qui expliquent ce que d'autres ont pensé.

Ce second clan est de loin le plus nombreux.

Les chemins vers la Sagesse sont innombrables, écrivais-je, mais on peut, malgré tout, distinguer quelques grandes stratégies de conquête.

Voyage...

La Sagesse n'est jamais gratuite, donnée, immédiate. Elle demande efforts. L'homme, selon l'antique théorie, possède quatre dimensions : son corps, son cœur, son esprit (au sens d'intellect) et son âme (au sens de ce qui l'anime au plus profond de son intériorité). De là se dessinent les quatre grandes voies vers la Sagesse, les quatre grands *yogas*, si l'on veut bien rendre à ce mot *yoga* son sens sanskrit d'ascèse, de discipline, de travail.

Ces quatre grandes voies portent des noms classiques, dans la philosophie occidentale : l'éthique pour le corps en action, l'esthétique pour le cœur en émoi, la métaphysique pour l'intellect en raison et la mystique pour l'âme en extase.

Le Bien, le Beau, le Vrai et le Sacré.

Réponses aux trois questions de Kant. Que puis-je connaître ? Le Vrai de la logique. Que puis-je faire ? Le Bien de l'éthique. Que puis-je espérer ? Le Sacré de la mystique. Il y faut, bien sûr, ajouter la quatrième question que le rationalisme kantien avait esquivée : que puis-je aimer ? Le Beau de l'esthétique.

Mais ce Bien, ce Vrai, ce Beau et ce Sacré convergent et se mêlent et se confondent. Ils disent tous quatre la même chose et cette « chose » est la Sagesse même.

Imaginons ces mondes où l'un des quatre manquerait à l'appel.

Un monde sans rien de Bien, un monde sans éthique. Ou un monde sans rien de Beau, un monde sans esthétique. Ou un monde sans rien de Vrai, un monde sans métaphysique. Ou, enfin, un monde sans rien de Sacré, un monde sans mystique. Quelle horreur !

Et quelle horreur que notre monde d'aujourd'hui, dépourvu de toute éthique (violence et barbarie à tous les coins de rue, mensonges et magouilles partout en politique, tromperies et poisons partout en consommation de masse, spéculation et appât du gain à tous les étages), dépourvu de toute esthétique (l'art, depuis l'après-« Grande Guerre », n'est que dégénérescence, tape-à-l'œil, recherche du spectaculaire, du surprenant ou de l'original, sans plus rien derrière), dépourvu de toute métaphysique (plus rien n'a de sens ni de valeur, l'homme est devenu son propre centre, le triomphe du narcissisme et du nombrilisme humains est absolu) et dépourvu de mystique (plus rien n'est sacré, tout est marchandisé, même les pseudo-sagesses des charlatans gourous).



Vivre la Sagesse

La Sagesse se vit, mais ne se dit pas. Non par discrétion ou goût du mystère, mais parce qu'elle est indicible. La Sagesse ne passe que par les chemins du vécu par soi-même. Oh, bien sûr, on peut apprendre bien des choses sur la vie des grands sages connus, au travers de leurs écrits ou du témoignage de leurs disciples, s'ils en ont eu. On peut lire aussi leurs glosateurs qui théorisent et conceptualisent. Tout cela nourrit, mais ne fait pas avancer d'un pouce. Il faut manger pour vivre, mais non vivre pour manger.

Il faut marcher, donc, se mettre en route, affronter le chemin et ses surprises, bonnes et mauvaises, ses détours inattendus, ses obstacles désespérants, ses fatigues, surtout, ses lassitudes, ses envies d'abandon. C'est là le vécu de la Sagesse, lorsqu'elle est désespérante, lointaine, rude, âpre. On ne connaît pas cette rudesse, cette âpreté, cette usure de l'âme par les livres.

Et l'on revient, encore et toujours, à cette différence schopenhauerienne entre le philosophe et le professeur de philosophie, entre le Sage et le professeur de « sagesse », entre le pratiquant de la voie et son géographe, entre l'initié et le glosateur de l'initiation.

La carte n'est pas le territoire, dit-on avec raison. Il en va de même en Sagesse. On peut en posséder, voire en connaître par cœur, toutes les cartes d'état-major, on n'en est pas sage pour un sou, pour autant.

Il faut marcher pour connaître la réalité du voyage. C'est ce que redécouvrent, aujourd'hui, les pseudo-pèlerins sur les chemins, tant à la mode, de Saint-Jacques-de-Compostelle. Curieuse mode, d'ailleurs. Le citadin dénaturé redécouvre les vertus du cheminement qui, sans être toujours très intérieur, est au moins extérieur... avec sevrage garanti du confort urbain et redécouverte exaltante de ces deux jambes qui, jusque-là, n'étaient dédiées qu'au débrayage, au frein et à l'accélérateur.

« Pars à la recherche de toi-même sur les chemins », lit-on parfois. Quelle absurdité ! Ce n'est pas soi-même qui doit être objet de quête. C'est, tout au contraire, l'effacement de soi qu'il faut viser, afin que l'illimité, enfin, pénètre et prenne toute cette place que l'ego occupait comme une forteresse cadennassée.

Ainsi de la Sagesse. Elle invite au voyage intérieur, non vers soi, mais vers ce qui dépasse infiniment tout soi. Car, osons le dire, la Sagesse authentique se place tout à l'opposé de cet humanisme qui

depuis la Renaissance, via les « Lumières » et les Républiques, a empoisonné, dénaturé, désacralisé et détruit tout ce qui aurait pu être la noblesse de l'homme.

L'homme humaniste est le « dernier des hommes » tel que le décrit Nietzsche à la fin du prologue de son *Zarathoustra*. L'humanisme est la face politiquement correcte du nihilisme. Il est l'anti-Sagesse radicale. Il est infantile puisqu'il laisse croire à l'homme qu'il est le nombril du monde, que ses caprices sont dignes de porter le nom d'idéaux, que son égocentrisme est souhaitable, que son orgueil n'en est pas un lorsqu'il revendique une place d'honneur sur le trône de l'univers.

La Sagesse commence lorsque l'on sait que l'homme est un animal raté, indigne de la Nature, un animal qui n'a réussi à survivre à la sélection naturelle, malgré ses tares et faiblesses si évidentes, que par son don d'imagination qui lui permet d'anticiper le danger pour mieux le fuir.

La Sagesse commence par acter l'insignifiance de l'homme. Alors, et alors seulement, l'homme, redevenu modeste et lucide sur lui-même, peut entamer le chemin, le seul chemin qui vaille : celui qui l'amènera à se fondre dans le Réel, à trouver sa juste et modeste place dans le concert de la Nature et à œuvrer de toutes ses forces à accomplir ce qu'il porte en lui et ce qui vit autour de lui, sachant clairement que rien de tout cela ne lui appartient.

La Sagesse commence dès que l'homme prend clairement conscience que c'est lui qui appartient au monde, et non l'inverse.



Pourquoi tant vouloir la Sagesse ?

Pourquoi, donc, cette quête de la Sagesse ? Depuis si longtemps ? Et sous tous les cieux, dans toutes les langues, sous tous les auspices...

Pourquoi les philosophes sont-ils tellement amoureux de la Sagesse comme on le serait de la plus belle, de la plus sublime, de la plus désirable de toutes les femmes (c'est bien sûr un homme qui écrit ces lignes... et un homme qui ne croit pas à cette fumisterie de « théorie du genre ») ?

La réponse tient, sans doute, en ceci que les humains aspirent, peut-être plus qu'à tout le reste, à une quiétude, à une sérénité, à une ataraxie comme disaient les stoïciens et les épicuriens, qui permettent de bien *vivre en paix*. En paix avec soi. En paix avec les autres et le monde. En paix avec la Nature. En paix avec les dieux.

La **Paix** ! Pacification de l'âme, de l'esprit, du cœur et du corps. Pacification de toutes les relations extérieures, c'est-à-dire purge de toutes les violences. Pacification radicale entre son « dedans » et son « dehors », entre intériorité et extériorité, entre le Divin intime et le Divin cosmique.

Avoir la Paix. Atteindre la Paix. Une fois cette Paix atteinte et acquise, il ne reste plus rien à acquérir. Car, au fond, après quoi courons-nous tant, tout au long de notre existence : après les moyens d'avoir la Paix. Cela seul importe.

Et la Paix pour quoi faire ? Pour s'accomplir en plénitude et connaître la Joie profonde, inaltérable et jubilatoire de devenir enfin soi, de réaliser son destin propre, d'aller au bout de toutes ces potentialités que la Vie a mises en nous et que nous ne prenons pas le temps de cultiver.

La Paix... « Maintenant, foutez-moi la paix », gueulait Paul Léautaud, selon Philippe Delerm. Car, quoi qu'on en dise, quoi qu'en disent, surtout, les thuriféraires du « social », du « convivial », du « lien », l'homme n'est pas un animal social. Il est même plutôt un animal asocial. Dès qu'il en a les moyens, il fuit les autres et court s'enfermer dans un endroit clos, forclos et enclos, loin de toute promiscuité. Si tous les hommes étaient riches, ils se construiraient, chacun pour les « siens », des maisons isolées, entourées d'un jardin, lui-même ceint d'une muraille. L'homme subit les autres, ses congénères, ses « semblables » à qui, pour rien au monde, il ne voudrait ressembler. L'homme n'est pas fait pour vivre en société. La société est un mal, un mal nécessaire, dit-on, mais un mal tout de même. L'homme peut vivre bien en petites communautés, dûment choisies, sélectives et électives, mais pas en « société ».

De là le « foutez-moi la paix » !

Mais la Paix va bien plus loin que cette tranquillité de voisinage, que cette solitude bénie et chérie. Elle s'étend à toutes les dimensions de l'être et de la vie. Elle résulte d'un vaste ouvrage de pacification.

Pacification extérieure avec le temps et l'espace, avec la Nature et les autres, avec Dieu et les dieux. On retrouve, derrière cela, cette vieille et magnifique idée de la vie en harmonie avec le Réel, sous toutes ses formes. Vivre à l'imitation de la Nature, disaient les sages antiques, de Grèce comme de Chine. Harmonie : voilà le mot-clé. Chaque note de vie doit être jouée sur la portée du monde selon les règles strictes du contre-point. Bach ne m'en contredira point.

Pacification intérieure, aussi, avec ses propres démons. Il y a comme un exorcisme derrière cette idée féconde de Paix intérieure,

de pacification entre soi et soi, entre ce que l'on veut et ce que l'on vit, entre intention et réalité. Désirer être ce que l'on est, avoir ce que l'on a, devenir ce que l'on devient, paraître ce que l'on paraît. Vouloir tout cela et rien d'autre. Se contenter de soi. Contentement suprême. Se contenter de soi, mais sans suffisance, sans lâcheté, sans indulgence. Ce contentement-là n'est pas une absence d'ambition pour soi car tout l'inaccompli reste, indéfiniment à accomplir. Un contentement sans complaisance ni fatuité. Un contentement exigeant, porteur d'avenir et de perfectionnement.

Le fait de se contenter d'un repas, ici et maintenant, même frugal et simple, n'abroge en rien les faims à venir.



La Joie de la Sagesse

La Joie est la conséquence naturelle de l'accomplissement de soi, de la réalisation de son destin propre (voir mes *Petit traité du Sens de la Vie* et *Petit traité de la Liberté de vivre*, Dangles, 2013).

Spinoza fut le premier, sans doute, à ériger la Joie au rang d'un concept philosophique. Pour lui – comme pour moi, bien après lui –, il n'y a aucun doute possible : la Joie est la signature de l'accomplissement comme la Paix en est la condition.

Et c'est bien de Joie qu'il s'agit. Ni de plaisir, ni de bonheur. Il ne s'agit pas de refuser le plaisir lorsqu'il se présente spontanément à soi, ni de rejeter le bonheur que le monde extérieur procure parfois lorsque l'on a de la « bonne chance » (c'est bien le sens, en français ancien, du « bon heur », comme le « mal heur » consiste à n'avoir que de la « mauvaise chance »).

La Joie spinozienne n'est pas non plus cette béatitude passive et mièvre que l'on prête aux anges et aux saints dans la présence du Divin. La Joie est active ; elle est même activité pure, exaltation la plus forte et la plus profonde, ici et maintenant, de la Vie la plus vivante, de la Vie pure, pleinement vécue dans son ruissellement, dans sa rutilance, dans sa pleine fécondité.

Retenons ce triptyque éminent : la Paix comme condition de vie, la Sagesse comme cheminement de vie, la Joie comme signature de vie. Ces trois divinités féminines se renvoient la balle du temps les unes aux autres. Elles font songer aux Moires grecques ou aux Parques latines, déesses trines du destin, de la Vie qui va, comme elle va.

La Joie est le fruit de l'arbre Sagesse dont la Paix est la racine.

La Joie est le fruit. Elle est la récompense, la conséquence, l'apothéose (étymologiquement, « ce qui rend comme Dieu »). Elle pose une forme de justice immanente : non pas un jugement de la fin des temps, mais un jugement immédiat, sans tergiversation, sans circonstances ni atténuantes, ni aggravantes. Joie et Justice se conjuguent à partir de la même lettre initiale ; c'est un signe...

Ni le plaisir, ni le bonheur ne sont des récompenses... ils vont et viennent, comme par hasard, ne dépendant aucunement de celui qui les vit, au gré des rencontres et des désirs.

La Joie, elle, parce qu'elle est voulue et construite, procure pleine satisfaction devant l'ouvrage bien accompli.

La Joie de vivre. La jouissance de la Vie. Perpétuel émerveillement d'être en vie, d'être vivant, d'être cette confluence de milliards de cellules vivantes en perpétuel devenir. Car le seul vrai miracle est celui de la Vie, vécue au quotidien, dans sa merveilleuse banalité.

Entre naissance et mort, il y a la Vie. Et cette Vie-là, au-delà de ses innombrables avatars, est éternelle et immortelle puisqu'elle est la Vie même de l'univers, du Tout, du Divin.

Elle est la Vie divine comme le proclamait Sri Aurobindo.

Vivre, c'est être partie prenante et intégrante de ce flot de Vie, de ce Tao comme diraient Lao-Tseu, Tchouang-Tseu ou, surtout, Lie-Tseu.

Vivre, c'est infiniment plus que seulement exister. Vivre, c'est jouir de la Vie, au sens le plus profond, le plus métaphysique, le plus mystique de ce mot splendide.

Être en vie, c'est être plongé *dans* la Vie.

Redisons-le encore et encore, la mort n'est pas l'opposé de la vie ; la mort n'est que l'opposé de la naissance, et mort et naissance ne sont que deux moments particuliers de la Vie lorsqu'elle se limite à un de ses multiples avatars.

Atteindre l'immortalité, c'est vivre la Vie au-delà de sa propre vie. Là est la Joie. La Joie authentique et profonde que rien ni personne ne pourrait altérer ou ternir ou assombrir.

La Joie de l'accomplissement serein et paisible de la Vie en soi et autour de soi.



Sagesse : une autre définition

Puisque la Joie est le fruit et la conséquence de l'Accomplissement de soi, alors la Sagesse est aussi *l'Art du perpétuel Accomplissement de soi*, et plus seulement l'Art de toujours vivre en Joie.

Au fond, c'est de cela que parlera la seconde partie de ce petit livre : l'Art du perpétuel Accomplissement de soi qu'il faudra clairement distinguer des techniques de développement personnel.

L'Accomplissement de soi, contrairement à ce qu'en disent certains grincheux, n'est nullement l'apologie de l'égoïsme. S'accomplir soi-même n'est possible que dans l'accomplissement de ce qui est en connexion, alentour, avec soi. On ne s'accomplit pas contre les autres, contre le monde, contre la Nature, mais avec eux tous, dans une reliance, une interdépendance et une proximité jubilatoires et amoureuses.

Ce n'est pas chaque homme qui doit s'accomplir dans le Réel, mais bien le Réel qui doit s'accomplir dans chaque homme.

Ce n'est pas l'homme qui pense le Réel, mais bien le Réel qui se pense en l'homme.

Le « savoir absolu » de Hegel, la connaissance totale, la gnose autrement dit, sont possibles dès lors que l'esprit et la conscience qui accueillent la pensée du Réel sont assez larges et fertiles pour la porter dans son entièreté.

Friedrich Nietzsche écrivait, dans *La Généalogie de la morale* : « Il n'y a pas d'être derrière l'agir, la production d'effets, le devenir ; l'agent est purement et simplement ajouté de manière imaginaire à l'agir – l'agir est tout. » Autrement dit : le Réel est pur processus où les « processeurs » apparents ne sont que des fibres du processus lui-même.

Il n'y a ni Être, ni êtres.

On devine là l'immense différence qu'il y a entre l'accomplissement de soi (au sens de la théorie de l'enveloppement qui sera exposée dans la seconde partie) et le développement personnel ainsi qu'il est de mode aujourd'hui.